

La commode en bois de noyer vulgaire est luisante, et les cuivres brillent d'un aussi vif éclat que s'il sortaient de la boutique du marchand. La table de bois blanc se cache sous une toile cirée, imitant assez vaguement l'acajou, mais soigneusement bordée. Les deux chaises de paille laissent clairement deviner aussi que la main qui les frotte ou les bat habituellement n'est point paresseuse.

Aujourd'hui, il y a bien un peu de poussière sur les meubles, sur la pendule noire et sur les flambeaux de cuivre qui ornent la cheminée, mais on en trouve immédiatement l'explication, pour peu qu'on jette sur le lit le même regard investigateur.

Ce lit est également en noyer, assez confortablement garni d'une pailleasse, d'un matelas un peu mince et d'un traversin. Les draps, fort blancs, sont en grosse toile et rapiécés en plus de vingt endroits. — Toujours la même lutte entre la misère et la propreté.

Sur ce lit une femme gît, étendue, immobile, et les yeux fermés.

Au premier abord, on lui donnerait cinquante ans environ ; mais, en l'examinant avec attention, on s'aperçoit que les privations et la maladie ont flétri le teint, creusé les traits et sillonné de rides précoces ce visage décoloré. Bien plus, en détaillant les lignes anguleuses de cette figure ravagée, on reconnaîtrait que cette femme a dû être jolie, sinon belle.

Cette vieillesse anticipée est évidemment le résultat d'un travail ingrat, de la misère, des privations, et probablement aussi de profonds chagrins. C'est de tout cela que cette femme est malade, qu'elle souffre, qu'elle meurt.

Au chevet du lit, à côté d'une table de nuit en noyer, sur laquelle fume un bol de tisane, dans un vieux fauteuil recouvert d'antique velours d'Utrecht jaune à ra-